

ACROPOLIS

Un regard philosophique sur le monde

Acropolis est la revue de l'école de philosophie de Nouvelle Acropole France

JUIN 2026

N°383

SOMMAIRE

2 ÉDITORIAL

Luis Enrique, ou quand le foot rejoint la philo

4 PHILOSOPHIE

Edgar Morin, une lumière s'est éteinte (une grande voix s'est tue)

6 SOCIÉTÉ

Edgar Morin, un penseur sans frontière

9 ARTS

Renoir : la peinture comme un art du lien



11 PHILOSOPHIE

Florence et l'Académie néoplatonicienne

14 MYTHOLOGIE

Cosmologie et mythologie polaires



18 PHILOSOPHIE

Marsile Ficin, philosophe de la Renaissance

20 SCIENCES

Nouvelle ère, science ancienne

22 ARTS

Beethoven, le modèle héroïque du sacrifice

26 SYMBOLISME

L'hirondelle, un oiseau bénéfique



Retrouvez la revue Acropolis
sur votre smartphone

Luis Enrique, ou quand le foot rejoint la philo

Thierry ADDA

Président de Nouvelle Acropole France



Décidément, il s'est passé quelque chose avec le PSG, club de foot devenu au fil des années le symbole d'un monde fait d'individualités brillantes et d'égos surdimensionnés. Dans cet univers où chacun cherche davantage à briller qu'à servir le collectif, le talent existait sans jamais produire cette beauté ni cette grandeur particulière qui dépassent la médiocrité quotidienne. Les joueurs, comme beaucoup de jeunes de leur âge, prisonniers de la logique contemporaine, voulaient réussir en solo, sans discipline, être admirés sans se transformer, récolter avant d'avoir construit. Baigné dans la culture des réseaux sociaux, de l'instantanéité et de l'exposition permanente de soi, chacun voulait montrer sa différence et sa valeur. Et c'est là que les choses deviennent intéressantes : ils ont 25 ans en moyenne, et leur problématique n'est pas différente de ceux que l'on regroupe aujourd'hui sous le terme de génération Z.

Pour cette génération entre agitation permanente et sentiment d'impuissance, tout va souvent vite, trop vite. Les contenus défilent, les émotions s'enchaînent, les identités se recomposent sans cesse. Chacun est sommé d'être visible, performant, singulier, heureux. Jamais une jeunesse n'a eu un accès aussi illimité à l'information, aux images, aux possibilités et aux connexions. Et pourtant, rarement une génération n'aura semblé aussi fatiguée, anxieuse, désorientée, voire privée d'élan intérieur. Pire encore, selon Santé publique France, un jeune sur dix âgé de 18 à 24 ans – le cœur de la génération Z – a eu des pensées suicidaires au cours de l'année écoulée. Le

rapport au collectif s'abîme, le rapport à soi se sature d'injonctions contradictoires.

Peut-être faudrait-il assumer que si l'on a appris à ces jeunes à se distinguer et à se mettre en avant, on ne leur a pas appris à se maîtriser, à se construire, à se dépasser. On leur a demandé d'être « eux-mêmes », sans leur donner les moyens de développer leur force intérieure ni de découvrir ce qu'ils portent de meilleur. Au PSG, face à des jeunes géniaux et capricieux, Luis Enrique a imposé exactement l'inverse : le collectif avant l'ego, le travail avant l'image, l'effort invisible avant la reconnaissance, la progression intérieure avant la mise en scène de soi. Il a rappelé quelque chose de fondamental que notre époque tend à oublier : un être humain grandit lorsqu'il accepte de participer à quelque chose de plus vaste que lui-même.

Et ce qui est frappant, c'est que cette transformation ne s'est pas faite dans la complaisance, mais à travers une exigence assumée. Une exigence parfois mal comprise, souvent critiquée, mais profondément structurante. Car ce qui a été transformé n'est pas seulement une équipe de football, c'est une mentalité. Alors, serait-ce valable uniquement pour une équipe de foot ?

Les jeunes vivent dans une hypersensibilité au regard des autres et un besoin permanent de validation. Derrière des vies saturées de stimulations se cache souvent un manque de structure intérieure, avec un sentiment d'impuissance dès que survient l'épreuve. C'est précisément pour cela que cet exemple dépasse largement le football.

Dans une société de l'immédiateté qui évite toute frustration, cet entraîneur a réintroduit la valeur de la limite et réhabilité le temps long. Il a aussi osé remettre le travail au centre d'une culture de la facilité, et les résultats sont là : des joueurs autrefois dispersés sont devenus capables d'humilité, de solidarité, de maîtrise émotionnelle et d'engagement collectif.

La parabole touche juste. Même si tous les jeunes n'ont pas le destin des stars du ballon rond, beaucoup souffrent moins d'un manque de liberté que de l'absence de structure intérieure et d'une direction claire. L'offre de plaisirs, de distractions, de consommations, voire d'identités à adopter est immense, quand les occasions de grandir réellement deviennent rares. Où sont les espaces où apprendre à traverser l'épreuve, à tenir ses engagements, à dépasser ses réactions immédiates ? Où mettre son énergie au service d'un projet commun, alors que c'est précisément cela qui construit un être humain ?

Les philosophes de l'Antiquité nous l'ont mille fois rappelé : on ne devient pas libre en faisant tout ce que l'on veut, mais en apprenant à se gouverner soi-même, à ordonner ce qui nous disperse intérieurement. Les stoïciens affirmaient que la liberté commence par la maîtrise de soi. Aristote expliquait déjà que le caractère se forme par l'habitude et l'entraînement. La jeunesse actuelle ne manque pas de potentiel. Elle manque surtout d'expériences capables de canaliser ce potentiel. Et c'est là que le collectif devient essentiel : non pour dissoudre l'individu, mais pour permettre à chacun de donner le meilleur de lui-même. Nous avons besoin, comme l'a montré cet entraîneur, de collectifs qui révèlent les faiblesses, les impatiences, les égoïsmes... mais qui nous apprennent aussi à les dépasser.

C'était précisément le rôle des écoles de philosophie dans l'Antiquité. On n'y venait pas seulement pour apprendre des idées, mais pour apprendre à vivre mieux, d'une manière plus élevée et avec une finalité claire.

Il s'agissait d'apprendre à se maîtriser, à développer son attention, à supporter l'effort, à écouter réellement, à agir avec responsabilité. Bref, découvrir que l'homme se construit davantage par ce qu'il donne que par ce qu'il consomme.

Soyons honnêtes, le vrai problème n'est pas l'immaturité de la jeunesse – ou alors ce fut toujours le cas. Le vrai problème est le désert du sens et l'absence de ces expériences transformatrices qui modifient le cours d'une existence. Beaucoup ont ressenti des émotions fortes ; mais bien peu ont vécu une véritable aventure intérieure. La plupart ignorent qu'il existe une joie plus profonde que le plaisir immédiat : celle de sentir que l'on grandit, que l'on se transforme en devenant plus conscient, plus solide, plus capable d'aimer, d'agir et de servir. C'est cela qu'un véritable collectif peut produire. Lorsqu'un jeune découvre qu'il peut compter sur les autres et que les autres peuvent compter sur lui, quelque chose change en profondeur. Il sort progressivement du besoin de reconnaissance qui le minait pour découvrir la force qui naît de la cohérence intérieure.

Quand Luis Enrique dit « *Il n'y a rien de plus beau que d'appartenir à un collectif* », et qu'il montre la transformation de ces jeunes, sportifs de haut niveau, brillants et individualistes en une équipe solidaire et unie, il fait plus qu'oser une stratégie sportive, il prend à rebours tout le discours d'une époque. Voilà pourquoi cet exemple touche bien au-delà du football. Il montre qu'une génération que l'on disait dispersée, individualiste ou incapable d'effort peut devenir disciplinée, solidaire et exigeante. La génération Z n'a pas besoin d'être sauvée. Elle a profondément besoin d'être entraînée et d'oser la solidarité. Non pour se conformer, mais pour découvrir ses propres sommets.

Crédit image : Nouvelle Acropole

© Nouvelle Acropole



Edgar Morin, une lumière s'est éteinte , une grande voix s'est tue

Fernand SCHWARZ

Anthropologue, philosophe, fondateur de l'école de philosophie Nouvelle Acropole en France

Ce vendredi 29 mai 2026 Edgar Morin nous a quittés à l'âge de 104 ans. J'adresse une pensée chaleureuse à sa famille et ses proches pour la perte d'une présence si marquante.

J'ai eu l'honneur et le plaisir de rencontrer cet homme généreux et ouvert dans les années 80/90. Notre recherche anthropologique et notre intérêt commun pour Mircea Eliade nous avait permis de nous rencontrer. Il m'avait fait l'honneur de co-animer en 1987 un colloque sur « L'homme et la cité » et d'accepter par la suite des entretiens pour des publications que je dirigeais, en particulier un entretien sur la nécessité de réapprendre à dialoguer avec les mythes.

J'ai été profondément marqué par son ouverture d'esprit qui le rendait curieux de tout et faisait de lui un exemple vivant de la pensée décloisonnée qu'il a promue toute sa vie, refusant de

stigmatiser qui que ce soit, et cherchant, au contraire, à intégrer les parties dans un seul Tout.

La notion de complexité, qu'il a longuement développée dans ses travaux, m'a paru essentielle pour la compréhension de la nature profonde de la réalité. Elle fut en son temps un bouleversement intellectuel non seulement dans le paradigme de la recherche scientifique, mais également dans la compréhension de l'être humain et des sociétés. Dès 1973, il écrivait : « Le glas sonne pour une théorie fermée, fragmentaire et simplifiante de l'homme. L'ère de la théorie ouverte, multidimensionnelle et complexe commence. » (1)

Son œuvre monumentale en dénonçant la science close et en valorisant la rencontre des savoirs dans un esprit d'éclectisme, a non seulement introduit un nouveau paradigme de l'anthropologie fondamentale, mais a bel et bien réalisé une restructuration de la configuration générale du savoir.

Sur la fin de sa vie, sa critique lucide de l'époque tragique que nous vivons aujourd'hui n'empêchait pas l'espoir. Dans un article publié en 2024 (2) il constate que la pensée est devenue aveugle et que le climat de violence, d'incertitude, de sentiment d'absence de futur, empêche de penser l'ensemble. « Le progrès des connaissances est incapable de concevoir la complexité du réel et notamment des réalités humaines. Ce qui entraîne un retour des dogmatismes et des fanatismes, ainsi qu'une crise de la moralité dans le déferlement des haines et des idolâtries. »

Mais il rappelle en même temps que nous avons potentiellement la capacité à être fraternels, à sortir d'une vision mutilée de l'autre, consistant à ne voir chez l'autre que des défauts et des manques, et à nous attribuer toutes les qualités.

Son dernier message est à l'image du résistant qu'il fut toute sa vie. Aujourd'hui il nous faut entrer en résistance en commençant par la dimension spirituelle, qui est la source qui relie tous les êtres humains.

L'homme nous a quitté mais l'héritage demeure.
Merci monsieur Edgar Morin. ■

(1) Edgar Morin - *Le paradigme perdu : la nature humaine*, Éditions du Seuil, Collections Point, 1973

(2) Article d'Edgar Morin, *Le progrès des connaissances a suscité une régression de la pensée*, paru dans Le Monde, 22 janvier 2024

© Nouvelle Acropole

Edgar Morin, un penseur sans frontière

Isabelle OHMANN

Rédactrice en chef de la revue Acropolis



C'est un grand esprit du siècle qui nous a quittés ce 29 mai 2026 à l'âge de 104 ans. Sociologue, philosophe, humaniste, reconnu dans le monde entier, Edgar Morin, Docteur honoris causa de trente-huit universités à travers le monde, refusa toute sa vie l'enfermement dans une quelconque chapelle, développant au fil de sa vie une pensée décloisonnée et innovante.

Connu comme le philosophe de la pensée complexe, Edgar Morin aura inlassablement tenté de faire dialoguer les savoirs, les arts, la science, la politique et la philosophie dans une démarche éclectique, en rupture avec la pensée cartésienne et réductrice.

Une jeunesse engagée

Il fut un homme engagé même s'il refusait ce terme préférant se dire « voué à une cause » (1). Il écrit dans *Un siècle de vie* : « Ma culture humaniste m'a dès l'adolescence rendu soucieux du destin de l'humanité. » Assoiffé de connaissance, il raconte : « Je m'étais mis aux études, non pour avoir un métier, mais pour savoir de quoi était fait le destin humain. » (2) Cette quête humaniste se traduit tout au long de ses ouvrages, plus d'une centaine de livres traduits en des dizaines de langues sur des sujets de société, d'éducation, de connaissance et de civilisation.

Dans sa jeunesse, entre les horreurs du nazisme et celles du communisme, il se tourne vers des philosophes en quête d'une troisième voie, comme Simone Weil ou Emmanuel Mounier (2). Les influences dans sa vie furent innombrables, mais il assumait cette forme de liberté qui

consiste à appartenir à aucune idéologie se méfiant de toute démarche dogmatique : « Je prends parti en essayant de ne pas être partisan. » C'est ainsi qu'il fut, par exemple, l'un des premiers intellectuels français avoir critiqué la ligne stalinienne du parti communiste auquel il avait adhéré, ce qui a conduit à son exclusion en 1951.

Le penseur de la complexité

Sa pensée se concentre surtout sur la notion de complexité, qu'il formule pour la première fois dans *Science avec conscience* (1982). Il définit la « complexité » à partir du latin *complexus*, « ce qui est tissé ensemble ».

Il fonde dans les années 2000 l'Association pour la pensée complexe. « Alors qu'un savoir fragmentaire et dispersé nous rend de plus en plus aveugles à nos problèmes fondamentaux, l'intelligence de la complexité devient un besoin vital pour nos personnes, nos cultures, nos sociétés », écrivait-il lors d'un colloque organisé par l'Association.

Sa curiosité le porte à toutes les disciplines, mais son érudition, qui rappelait l'Encyclopédie, loin d'être une simple accumulation d'un savoir était au service d'une véritable interdisciplinarité.

Cette approche multidisciplinaire et transversale visait l'élargissement d'une vision qui, par sa dimension multifactorielle, permet de dévoiler de nouvelles dimensions de la réalité.

La méthode

Une de ses œuvres majeures fut *La méthode* œuvre encyclopédique en six tomes dont la rédaction s'étendra sur plus d'un quart de siècle. Pour l'auteur, elle constitue la tentative d'élaborer « la Voie » ou « le Tao ». Elle propose une méthode pour croiser les approches et relier leurs savoirs. C'est l'un des axes de son grand œuvre : la pensée complexe ou « comment relier les éléments a priori inconciliables, comment décroisonner les savoirs qui sont naturellement reliés dans la nature ».

Dans un entretien il déclarait « Tout le travail de "la Méthode", c'est de décroisonner. Le savoir humain est divisé, compartimenté et dispersé. Le plus bel exemple de cet éclatement ? Le savoir sur l'homme fragmenté dans les sciences humaines et sociales, et pas seulement. La cosmologie également en est dépositaire puisque nous sommes héritiers des particules premières du cosmos. La biologie traite de notre nature animale, inséparable de notre nature humaine comme le cerveau est inséparable de l'esprit. Le problème, c'est de relier tous ces fragments. » (3)

« La bonne "méthode", selon Edgar Morin, consiste à développer une pensée qui s'attend à l'imprévisible pour intégrer que la complexité des phénomènes ».

« L'ennemi de la complexité, ce n'est pas la simplicité, c'est la mutilation », écrit Edgar Morin (4). Et de poursuivre : « La mutilation peut prendre la forme de conceptions unidimensionnelles ou de conceptions réductrices. La mutilation vient quand on dénie toute réalité et tout sens à ce qu'on a éliminé... » (5).

Une vision du futur

Dès 1972, à la suite du rapport Meadows, qui

révèle la dégradation de la biosphère due au déferlement techno-économique et à la soif de profit, il tire la sonnette d'alarme pointant le culte moderne du progrès et de la révolution industrielle et technique, qui nous mènent aujourd'hui vers de graves problèmes écologiques et d'épuisement des ressources.

Plusieurs ouvrages suivront, comme en 1993 avec les contours de la *Terre Patrie* puis en 2007, *L'An 1 de l'ère écologique : la terre dépend de l'homme qui dépend de la terre*, dans lequel Edgar Morin souligne la nécessité de promouvoir une « politique de civilisation », qui « vise à remettre l'homme au centre de la politique et à promouvoir le bien-vivre au lieu du bien-être ».

« L'idée de développement doit être replacée dans un complexe naturel, historique, social et culturel. Mais il nous manque encore la conscience d'une communauté de destin terrestre. Il faut favoriser l'émergence d'une solidarité humaine qui s'appuierait sur un lien matriciel entre les hommes, l'idée de terre-patrie par exemple », écrit-il encore (6).

Inquiet du danger que les polycrises font planer sur l'humanité (crise écologique, sanitaire, économique, politique, intellectuelle...) il multiplie les mises en garde et publie plusieurs livres-manifeste dont *Réveillons-nous !*.

« Le cours des probabilités actuelles est catastrophique. Aujourd'hui, les processus régressifs de toutes sortes se multiplient et les périls de destruction s'accroissent. Mais quand un système est incapable de traiter ses problèmes vitaux, ou bien il se désintègre ou bien il arrive à susciter en lui un métasystème capable de résoudre ses problèmes. Il s'opère alors une métamorphose. La grande crise planétaire que nous vivons annonce soit la grande régression, soit la possible métamorphose.

Toute métamorphose est invisible avant qu'elle ne se produise. Mais on peut discerner des courants qui vont dans ce sens. » (6)

Mais, en authentique philosophe, il expliquait que cette métamorphose ne pouvait se produire sans une métamorphose de l'homme lui-même : « Il ne suffit pas de résister à la barbarie extérieure, où la cruauté et la haine venues du fond des temps historiques s'allient à la barbarie glacée du calcul, de la technique, qui tend à s'imposer dans notre société ; il faut aussi résister à la barbarie intérieure en chacun de nous. Il faut pratiquer une véritable culture psychique qui comporte l'autoexamen et l'autocritique, la résistance à la tendance égocentrique à s'autojustifier et à ventiler le mal sur autrui. » (3)

Cette lucidité était adossée à une solide espérance. « Nous devons abandonner le meilleur des mondes, mais espérer en la possibilité d'un monde meilleur. J'ai toujours cru en l'improbable, à la réalisation de l'improbable dans l'histoire humaine », affirmait-il. « Nous ne sommes qu'au début d'une nouvelle aventure. Toute innovation, toute création commence par une déviance extrêmement marginale, parfois concentrée en un seul individu et qui, si elle parvient à se protéger et à se diffuser, finit par devenir une force historique. » (3)

Au-delà de son immense stature intellectuelle, nous nous souviendrons de lui comme d'un homme courageux qui apporta son soutien à notre association dans une période de crise et il restera à jamais pour nous l'exemple du philosophe loyal à ses idées jusqu'au bout de la vie. ■

(1) *Intellectuel de la globalité et penseur planétaire*, entretien au *Nouvel Observateur* 27, février 2022

<https://www.nouvelobs.com/idees/20220227.OBS55036/edgar-morin-suis-je-le-dernier-des-dinosaures.html>

Il a été fondateur du mouvement et de la revue *Esprit*

(2) Extrait du journal *Le Monde* du 30 mai 2026

(3) Dans un entretien paru dans *Le Nouvel Observateur* n° 2091 du jeudi 2 décembre 2004

<https://www.nouvelobs.com/idees/20210707.OBS46212/edgar-morin-tout-le-travail-de-la-methode-c-est-de-decloisonner.html>

(4) Dans *Messie, mais non* (in *Arguments pour une méthode*, Éditions du Seuil, 1990)

(5) Paru en 2007 aux Éditions Tallandier

(6) article publié dans le courrier de l'UNESCO

[https://courier.unesco.org/fr/articles/esperer-en-cherchant-linespere?](https://courier.unesco.org/fr/articles/esperer-en-cherchant-linespere?fbclid=IwVERDUASIDwFleHRuA2FlbQlXMAbZcnRjBmFwcF9pZAwwNTA2ODU1MzE3MjgAAR6djBPCPayVGaVaXO3nRa79o0RtcDV37lfPh4pbS_bt4r6vePyVB0mHmfSxPQ_aem_YWdncwCpbwWAgLyyF8j4dagG4XH7)

[fbclid=IwVERDUASIDwFleHRuA2FlbQlXMAbZcnRjBmFwcF9pZAwwNTA2ODU1MzE3MjgAAR6djBPCPayVGaVaXO3nRa79o0RtcDV37lfPh4pbS_bt4r6vePyVB0mHmfSxPQ_aem_YWdncwCpbwWAgLyyF8j4dagG4XH7](https://courier.unesco.org/fr/articles/esperer-en-cherchant-linespere?fbclid=IwVERDUASIDwFleHRuA2FlbQlXMAbZcnRjBmFwcF9pZAwwNTA2ODU1MzE3MjgAAR6djBPCPayVGaVaXO3nRa79o0RtcDV37lfPh4pbS_bt4r6vePyVB0mHmfSxPQ_aem_YWdncwCpbwWAgLyyF8j4dagG4XH7)

Crédit image : Wikipedia

© **Nouvelle Acropole**



Renoir : la peinture comme un art du lien

Fernand SCHWARZ

Fondateur de Nouvelle Acropole en France

« — Un mot, si on résumait Renoir ? Que dirions-nous : un œil, une main, une sensibilité ?
— Et la joie de vivre ! Et l'amour ! L'amour de la nature et l'amour du prochain. Je crois que l'œuvre de Renoir est basée sur l'amour, c'est pour ça que nous l'aimons. » (1)

Le musée d'Orsay a organisé une exposition exceptionnelle qui se termine le 19 juillet, sur le peintre Pierre-Auguste Renoir (1841-1919), sous un angle un peu inattendu, mais très révélateur : Renoir et l'Amour.

À la différence de ses propres amis, comme Monet ou Courbet, Renoir traite ce sujet avec pudeur et empathie. Il s'agit pour lui de saisir ces moments furtifs où les êtres humains créent des liens de tendresse, d'empathie, et pourquoi pas d'amour.

Il fait partie des grands peintres de ceux que le poète Baudelaire avait appelé les « peintres de la vie moderne » (1860-1880).

À aucun moment il ne cherche la radicalité ni revendiquer une quelconque idéologie ou révolte. Mais pour autant, il n'est pas non plus en

accord avec la société dans laquelle il vit. Méfiant à l'égard du capitalisme, il rejette ses principes fondamentaux. Selon ce que rapporte Jean Renoir « il détestait le monde manufacturier, des banquiers et des spéculateurs qui avaient pris le pouvoir depuis le Second Empire. »

Comme le signale Martha Lucy (2) : « Il est profondément affecté par l'érosion des valeurs artisanales, minées par l'essor de la production de masse. Il en dénonce les effets de déshumanisation, sa tendance à détruire la relation intime de l'ouvrier à son propre travail. »

Voilà le mot essentiel pour caractériser sa peinture : l'intimité. C'est sa manière d'exprimer quelque chose de profond au sujet de la modernité naissante.

L'amour comme principe pictural

À travers ses tableaux de couples libres, d'amis bohèmes, de conversations galantes et de déjeuners conviviaux, Renoir déploie une réflexion profonde sur son temps et sur l'amour, non tant comme motif, non pas seulement comme sentiment, mais comme méthode et principe pictural : la peinture comme un art du lien.

Mais sa peinture n'est pas sentimentale, il refuse toute forme de sentimentalisme, ce qui le distingue de ses contemporains à la mode.

Le co-commissaire des expositions, Paul Perrin, auteur de *Renoir et l'amour* et *Renoir dessinateur* déclare : « Nous aimerions casser le cliché d'une peinture sentimentale. ». « La vision de l'amour de Renoir est multiple et évolue au cours de sa vie. Ce sont d'abord des rapports amicaux et une célébration de la bohème et de la convivialité populaire. Il y a un vrai esprit de camaraderie chez lui... puis il y a les scènes de séduction, de flirt plutôt, ce côté "fêtes galantes" »... qui est aussi une célébration des relations éphémères, de la liberté (pour les hommes et les femmes), contre les convenances bourgeoises qui promeuvent le mariage et la famille.

Renoir peint des couples complices, comme un modèle d'unité pour la société tout entière. On disait déjà en ce temps que « Maupassant voyait tout en noir et Renoir tout en rose ! »

Renoir disait : « Il faut une sacrée dose de vanité pour croire que ce qui sort de notre seul cerveau vaut mieux que ce que nous voyons autour de nous. »

L'amour, un lien qui prend toutes les formes

Son *déjeuner des canotiers* sonne comme un manifeste tant esthétique que personnel. Il célèbre les jeux de séduction et les plaisirs de la vie en faisant une ode à la jeunesse et à l'amitié. C'est une époque où Paris était en fête et quoi de

mieux pour le représenter que la danse. *La danse à Bougival* est probablement son expression la plus aboutie. Il relie deux visages de ses modèles Aline et Suzanne Valadon, en créant un nouveau visage qui les réunit. C'est probablement son ami Paul Lothe qui sert de modèle pour le danseur, assurant un rythme et un mouvement inattendu. En parlant de Bougival, Renoir se souviendra : « c'est une fête perpétuelle et quel mélange de monde. »

En 1885, Renoir peint pour la première fois une maternité. Il s'agit de sa compagne Aline Charigot et de son premier fils avec lui. Ann Dumas remarque que « la série des *Maternités* qu'il entreprend en 1885 marque un tournant dans son œuvre, l'éloignant des scènes de la vie moderne parisienne pour aborder des thèmes plus intemporels ».

Vers la fin de sa vie, lorsque sa santé se dégrade et qu'il souffre de crises de rhumatismes puis de polyarthrite rhumatoïde qui l'invalide progressivement, il crée dans son atelier un mécanisme qui lui permet de continuer à peindre, en cherchant toujours et surtout la perfection du corps de la femme, symbole par excellence pour lui de l'intimité du lien et de l'amour. ■

(1) Jean Renoir, Entretien avec Adam Saulnier, *Ventes de toiles de Renoir à Galliera*, Journal télévisé de 13h de l'ORTF, 16 juin 1966

(2) Martha Lucy est doctorante à l'Institut des Beaux-Arts de l'Université de New York

Bibliographie :

- *Renoir et l'amour. Une modernité heureuse*. Sous la direction de Paul Perrin, avec Chiara Di Stefano, Katie Hanson et Christopher Riopelle, Musée d'Orsay GrandPalaisRmnÉditions, 2026

- *Renoir et l'Amour. Renoir dessinateur (1865-1885)*, Collectif, Éditions Beaux-Arts, 2026

- *Renoir et l'Amour - Dessinateur*. Connaissance des arts hors-série, Musée d'Orsay, 2026

Crédit image :

Le déjeuner des canotiers de A. Renoir, 1880, photo publiée avec l'autorisation du Musée d'Orsay

© Nouvelle Acropole



Florence et l'Académie néoplatonicienne

Maria Dolores FIGARES,

Docteur en anthropologie, auteur de *Les amis de Platon*, *Les premiers philosophes* et *La caravane des Idées* et

Isabelle OHMANN

Auteur de *l'humanisme*, *actualité de la Renaissance*.

L'imminence de la chute de l'Empire byzantin au XV^e siècle suscita un mouvement de transfert d'idées et de connaissance qui eut un impact considérable sur la philosophie et la culture européennes.

En 1438, face au harcèlement ottoman, l'église orthodoxe de Byzance accepte l'idée d'un concile de la réunification des Églises d'Orient et d'Occident dans l'espoir d'une croisade salvatrice. Après d'intenses et délicates négociations, deux délégations se rencontrèrent sous l'autorité papale à Ferrare.

Après une opération diplomatique magistrale de Cosme de Médicis et face à l'épidémie de peste sévissant à Ferrare, le concile fut transféré à Florence. Dans la chapelle florentine des Médicis (1), Benozzo Gozzoli immortalisa l'entrée à Florence de ce majestueux cortège composé de chevaliers exotiques, vêtus de damas dorés et coiffés de chapeaux orientaux bombés.

Du côté occidental, autour du pape Eugène IV se trouvaient les principaux dirigeants de la péninsule italienne ainsi que la curie et plusieurs humanistes, parmi lesquels le cardinal philosophe Nicolas de Cues (2) qui était allé lui-même chercher à Constantinople la délégation byzantine.

L'empereur Jean VIII Paléologue, quant à lui, était venu accompagné de la curie orientale, au sein de laquelle se distinguait le futur cardinal Bessarion, ainsi que celle des principaux penseurs de la tradition gréco-platonicienne, parmi lesquels George Gémiste Pléthon. La présence de ces derniers suscita immédiatement l'intérêt de l'Occident et, curieusement, sauva le concile.

Les héritiers de Platon

Les humanistes byzantins étaient les héritiers de l'Académie platonicienne, l'école de philosophie fondée par Platon à Athènes au IV^e siècle avant notre ère. Celle-ci avait survécu pendant neuf cents ans jusqu'en 529, date à laquelle elle fut fermée par l'empereur Justinien.

Cependant, les textes de Platon et les commentaires de ses successeurs de l'Académie avaient été conservés. C'est pourquoi la présence à Florence des meilleurs exégètes classiques d'Orient constituait une occasion unique pour l'Occident de découvrir ces textes platoniciens.

En effet, l'Occident médiéval ne connaissait guère qu'un seul des quarante dialogues écrits de Platon, *Le Timée*. Néanmoins des traductions de *l'Apologie de Socrate*, du *Gorgias*, du *Criton*, des *Lettres* et du *Banquet*, avaient réalisées récemment à Florence par Léonard Bruni vers 1400.

L'impact de l'Orient sur la philosophie occidentale

C'est lorsque le concile fut transféré à Florence qu'eut lieu la première rencontre entre les philosophes platoniciens orientaux, menés par Gémiste Pléthon, et les humanistes florentins. Malgré l'échec ultérieur du Concile (3), la philosophie occidentale tomba sous le charme de Platon.

Âgé de plus de 80 ans Gémiste Pléthon représentait l'authentique sagesse platonicienne. Outre le travail remarquable qu'il avait accompli pour la diffusion de la pensée du philosophe, il menait depuis plusieurs décennies une expérience inspirée de la vision politique de Platon dans le despotat de Morée (4) et avait formé de nombreux humanistes.

Un transfert du savoir philosophique

Sous l'influence de Pléthon, Cosme eut en 1459, soit vingt ans après sa rencontre avec le vieux sage, l'idée de restaurer l'Académie platonicienne, disparue depuis neuf cents ans.

Il en confia la direction à Marsile Ficin. Ce dernier fut un véritable passeur de connaissance à travers ses traductions et ses nombreux commentaires.

En effet, grâce entre autres à Pléthon, Cosme de Médicis était l'héritier de manuscrits platoniciens et néoplatoniciens en grec venus de Constantinople. Il fallut traduire cet héritage en latin afin de faire connaître la pensée platonicienne à la plupart des intellectuels scolastiques. Mais la connaissance du grec s'était perdue au Moyen-Âge et c'est pourquoi des professeurs byzantins, comme Argyropoulos, se chargèrent d'enseigner cette langue à Florence, notamment à Marsile Ficin.

Or ce ne furent pas seulement les textes de Platon qui arrivèrent à Florence, mais aussi des textes hellénistiques et byzantins, datant du II^e siècle avant J.-C. au IX^e siècle après J.-C. Ils étaient attribués à Zoroastre, Hermès ou Orphée, personnages mythiques auxquels on prêtait une haute antiquité et un grand crédit.

Cette immense quantité de textes venus de Constantinople, ajoutée à ceux achetés par la Banque des Médicis partout en Europe où elle s'était établie, fut la base de la grande bibliothèque médicéenne comptant plus de dix mille manuscrits. Dispersés après la chute des Médicis en 1494 ils furent de nouveau rassemblés trente ans plus tard, par Jules de Médicis, nommé pape sous le nom de Clément VII pour constituer la bibliothèque du Vatican et reconstituer en partie la bibliothèque familiale (5).

La célébration de Platon

Dans la nouvelle Académie platonicienne de Florence, il y avait une chapelle abritant le buste de Platon, couronné de laurier, devant lequel brûlait une lampe votive. Les membres de l'Académie reprirent la coutume hellénistique de célébrer l'anniversaire de Platon chaque 7 novembre par des fêtes solennelles et des panégyriques classiques.

Ils se réunissaient régulièrement pour lire les œuvres de Platon et en déchiffrer le sens caché. Parmi les membres de cette Académie figuraient Laurent de Médicis, Pic de la Mirandole, Léon Battista Alberti et Botticelli, entre autres.

Ils tentèrent de renouveler et de promouvoir l'union entre la religion et la philosophie, dont la séparation avait entraîné le déclin de la religion, devenue une superstition ignorante, et celui de la philosophie, qui avait perdu de sa profondeur. Pour eux, le renouveau de la religion et de la philosophie ne pouvait être atteint qu'en rétablissant leur relation vitale, et pour cela, il leur semblait indispensable de se tourner vers le platonisme.

Une postérité immense

Même si l'Académie platonicienne ne vécut qu'un quart de siècle, sa postérité fut immense. Bien que le rêve œcuménique de Ficin et Pic de la Mirandole ait été balayé par la Contre-réforme, leurs travaux contribuèrent à faire redécouvrir la culture antique grecque et romaine, redonnèrent sa place à Platon dans un univers intellectuel dominé par Aristote, et influencèrent l'art et la culture européenne dans ce mouvement que l'on appelle la Renaissance. Cette singulière expérience témoigne du rôle que la philosophie platonicienne a plusieurs fois joué dans l'histoire, à savoir un ferment de renaissance de la civilisation. ■

Extrait de l'article :

<https://biblioteca.acropolis.org/ficino-y-el-neoplatonismo-florentino/>

Traduit par Isabelle Ohmann

(1) Chapelle des rois mages actuellement visible dans le Palazzo Medici Riccardi à Florence. Les deux Églises ne parvinrent à s'unir que pendant quelques années et Constantinople tomba aux mains des Ottomans en 1453.

(2) Lire *Rencontre avec un philosophe : Nicolas de Cues, un penseur moderne de la Renaissance*

<https://revue-acropolis.com/?s=Nicolas+de+cues>

(3) Les deux Églises ne parvinrent à s'unir que pendant quelques années

(4) A Mistra, dans l'actuel Péloponnèse

(5) Dispersés après la chute des Médicis en 1494 et la théocratie de Savonarole.

Crédit image : Wikipédia. Fresque de Dominico Ghirlandaio. 4 philosophes humanistes financés par les Médicis : Marsile Ficin, Cristoforo Landino, Ange Politien, Démétrios Chalcondyle

© Nouvelle Acropole



Cosmologie et mythologie polaires

Denis BRICNET

Fondateur de Nouvelle Acropole au Canada

Les Inuits, dont le nom signifie « les vrais hommes », ont façonné une culture d'une originalité radicale en s'adaptant à une nature splendide, mais sans concession. Dans cet environnement où la raison vacille face à l'imprévisible, ils ont développé une métaphysique vaste qui unit l'art de la survie à une compréhension profonde des lois invisibles de l'univers.

L'Occident a longtemps observé le chamanisme arctique avec une curiosité teintée de scepticisme. Pour le chaman, la lévitation, la vision nocturne, la métamorphose, la rencontre avec les esprits, la vision télescopique, la clairvoyance ou le voyage sur la Lune ne sont pas des curiosités folkloriques, mais des outils d'une science qui échappe au cadre cartésien. Le paradoxe est frappant : des individus survivent là où la raison affirme l'impossibilité, grâce à des moyens jugés « fantomatiques ». Pour saisir la culture inuite, il faut donc mettre de côté nos préjugés et accepter que le monde du mythe soit pour eux aussi réel que le monde du quotidien, et

c'est de ce monde qu'ils tirent leur sagesse et leurs pouvoirs.

La dualité en action : Perdrix et Canards

La pensée inuite ne sépare pas l'homme de son environnement ; elle le polarise. La collectivité se divise selon les saisons de naissance. D'une part les Aqiggit (« perdrix des neiges ») désignent ceux qui sont nés en hiver dans l'igloo, sous l'influence de la Lune et de la terre (principe féminin). D'autre part les Aggiarjuit (« canards à longue queue ») caractérisent ceux nés en été sous la tente, sous la domination du Soleil et du monde marin (principe masculin).

Lors du solstice d'hiver, ces deux groupes s'affrontent dans des tournois rituels de force et d'adresse. Au jeu de balle, chaque équipe tente de projeter l'objet vers son domaine propre (les terres ou la mer). Le résultat du match n'est pas qu'un score sportif : il indique la tendance climatique de l'année à venir, révélant si la domination sera lunaire et froide ou solaire et chaude.

Dans l'igloo circulaire cérémoniel, divisé en deux hémicycles par l'axe du petit couloir d'entrée, les deux équipes, sous la conduite et l'autorité de deux chamans, s'engagent dans divers tournois rituels de jeux d'adresse, de force et d'endurance, ainsi que dans des concours de chants burlesques. En fonction des résultats, il y a, pour une nuit, une redistribution des couples et de la nourriture.

Lorsque le soleil pointe timidement à l'horizon, les perdrix des neiges et les canards à longue queue le regardent avec un sourire sur la moitié du visage, tandis que l'autre moitié reste impassible, car ils tentent de le polariser d'un côté droit, positif, joyeux et masculin, et d'un côté gauche, négatif, sérieux et féminin.

Les grimaces rituelles ont pour but de provoquer le jeune soleil naissant de telle sorte qu'il s'exalte et amplifie son rayonnement.

Ainsi, au grand moment du retour du soleil, les contraires se rencontrent dans un rire moqueur, image de *Sila*, l'intelligence créatrice et régulatrice de l'univers.

Ces rituels font partie d'un riche ensemble mythologique qui exprime l'opposition dynamique des principes masculin et féminin et leur union au sein d'une unité paradoxale.

***Sila*, l'Intelligence de l'Univers**

Au cœur de ce système se trouve *Sila*, qui représente l'intelligence créatrice et régulatrice de l'univers, une unité paradoxale qui harmonise les contraires. Bernard Saladin d'Anglure, chercheur spécialiste des cultures arctiques, écrit : « *Sila* est le concept clé du système de pensée inuit, concept qui rappelle curieusement

celui du logos dans les traditions liées à Héraclite, aux présocratiques, ou au taoïsme dans la pensée chinoise ». Les Inuits doivent s'en inspirer et suivre ses règles pour pouvoir vivre pleinement.

Au-delà de la raison dualiste privilégiée par l'Occident, cette vision spirituelle est fondamentale dans le monde inuit, non seulement en tant que pensée, mais aussi en tant que pratique culturelle à tous les niveaux. Lorsqu'il s'agit d'inaugurer le premier igloo, de collaborer au retour du soleil, de procéder aux rites funéraires et à d'autres moments vitaux importants, les Inuits s'adressent à *Sila*.

Sila, qui représente également le Cosmos (*Silarjuarq* ; le très grand *Sila*) et l'esprit du cosmos (*Silaap inua* ; le maître de *Sila*), incarne le mystère de l'unité paradoxale des contraires, de l'harmonie par opposition et de l'union fécondante et régénératrice des forces de la création et de la vie. Cette dynamique créatrice et vitale s'exprime et se révèle à travers les mouvements des corps célestes et les phénomènes atmosphériques. Les constellations et les étoiles filantes du ciel inuit, mais aussi les grandioses aurores boréales et autres phénomènes atmosphériques constituent les chapitres d'un grand livre de connaissances qui enseigne efficacement comment mener à bien la vie matérielle et spirituelle.

C'est dans ce vaste panorama que les cycles du soleil et de la lune occupent une place déterminante dans la civilisation Inuit.

Le drame héliolunaire

La cosmologie inuite repose sur un couple indissociable : Frère-Lune et Sœur-Soleil. Leur poursuite éternelle rythme l'existence. Le calendrier inuit est lunaire et les lunaisons servent à mesurer le temps et la progression du soleil dans le ciel.

Tout commence par la Renaissance du Soleil. Le 13 janvier, après 45 jours de nuit totale, le soleil réapparaît.

Les enfants éteignent les lampes à huile pour les rallumer avec de nouvelles mèches, symbolisant un renouveau du monde.

Lorsque le soleil se lève et se couche exactement dans le prolongement des bras tendus en croix, c'est la « lune des jeunes phoques » (*nattialiut*) et l'équinoxe de printemps. C'est la fin de l'hiver et de tous les tabous hivernaux.

Le soleil de minuit, moment de ponte pour les oiseaux

De la mi-mai à la fin juillet, le soleil ne se couche plus et tourne constamment dans le ciel au-dessus de l'horizon. C'est la période du soleil de minuit, qui culmine au solstice d'été au moment de la lunaison de « la lune des œufs » (*manniliut*), période qui correspond à la ponte et à la mise en nid des œufs par les canards et les mouettes.

Ensuite, la « ronde » solaire est entièrement visible dans le ciel ; c'est la période de la grande lumière, 24 heures sur 24.

Vers le 28 juillet, le soleil recommence à se coucher.

Lorsque le soleil se lève et se couche à nouveau dans l'alignement des bras en croix, c'est l'annonce de l'équinoxe.

Puis vient le Temps des Tabous, et la lunaison correspondante s'appelle « la lune où tombe le velours des cornes du caribou » ; c'est le temps de la mort végétale, des grandes chasses pour obtenir les peaux nécessaires aux vêtements d'hiver, et des tabous qui entrent à nouveau en vigueur.

Enfin, c'est le temps de la Grande Obscurité. Au solstice d'hiver, la menace est à son comble. C'est un moment extrêmement critique et menaçant, tant pour la collectivité que pour l'univers. Le soleil est absent, la lune n'est pas toujours au-dessus de l'horizon, il n'y a pas d'animaux migrateurs, la vie s'éteint, il n'y a ni reproduction animale ni végétale. Ce moment ressemble à la nuit primordiale, avant que l'ordre cosmique ne se manifeste. La vie semble s'éteindre. Pour éviter que le soleil ne disparaisse à jamais dans l'autre monde, les

femmes confectionnent des jeux de cordelettes destinés à le « retenir ».

Le Chaman, médiateur de l'invisible

C'est durant la nuit totale que le rôle du chaman devient crucial. À l'intérieur de l'igloo cérémoniel se déroulent d'importants rituels chamaniques. L'igloo de neige est à la fois un corps féminin magnifié et une réduction de l'univers. Le cristal de glace est le soleil, l'ouverture de l'entrée est la lune.

Au sein de cette matrice cosmique, la collectivité inuite, distinguée selon les deux polarités primordiales de la vie, et sous la conduite des chamans masqués, représente la naissance du Nouveau Monde selon les lois et les forces premières de l'univers.

L'hiver est aussi le moment de la clarté maximale produite par la pleine lune, où se déroulent les grandes séances chamaniques et où le chaman entreprend ses voyages vers Frère-Lune. Car c'est durant cette période difficile que se joue l'ordre du monde, dont dépendent plus tard le retour de la vie et la suspension des tabous, que Frère-Lune culmine tandis que le soleil est caché.

Or, Frère-Lune est le grand médiateur androgyne cosmique. Grâce à lui, la frontière entre les mondes peut disparaître et s'ouvrir l'autre réalité, l'espace du mythe, *Sila*. C'est là que se trouvent les principes et l'ordre caché des choses, là où tout est à nouveau possible, là où le monde a existé pour la première fois.

L'assistant de Frère-Lune est l'ours blanc, animal qui vit aussi bien dans les eaux que sur la terre, paradoxal comme l'unité des contraires. C'est à partir de l'unité des contraires que le monde se recrée.

Pour le chaman, il s'agit d'unir effectivement le monde du mythe, spirituel, au monde d'en bas, matériel, car au cœur de la nuit profonde d'un monde de glace, le retour à la vie sera un moment solaire, printanier, mais son origine est une impulsion venue du ciel pour plonger au cœur d'une longue nuit d'hiver.

Un destin d'étoile

Dans le ciel inuit, sur fond de constellations, les cycles hélio-lunaires entretiennent des relations complexes. Ces cycles sont à la fois les signes et les agents de la production, du développement et de la régulation des forces de la vie, appartenant à *Sila*.

Les Inuits savent lire ces cycles, les prévoir, les interpréter et les traduire en règle de culture et de vie. Comme toutes les civilisations traditionnelles, ils affirment que le monde est à la fois visible et invisible, que la vie est à la fois multiplicité et unité, linéaire et cyclique, que les esprits habitent toutes choses, que l'âme est immortelle et que le destin de l'homme est d'apprendre à s'unir aux étoiles.

En apprenant à prévoir et interpréter les cycles hélio-lunaires, l'Inuit ne se contente pas de survivre : il accomplit son destin de s'unir aux étoiles, rappelant que l'intelligence de l'univers (*Sila*) réside dans l'équilibre dynamique de tout ce qui existe. ■

Bibliographie

Saladin d'Anglure, Bernard, *Au clair de la lune circumpolaire, la cosmologie des Inuits*. Montréal, UQAM, Interface, décembre 1992
Saladin d'Anglure, Bernard. *Frère-Lune, Sœur-Soleil et L'intelligence du Monde*, Études inuit Studies, 1990.

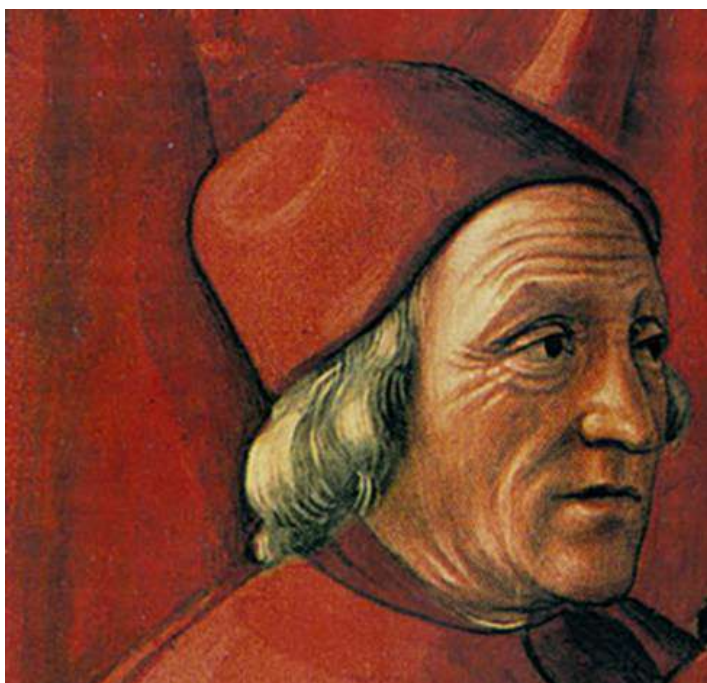
Crédit Image : [Adobe.stock.com](https://www.adobe.com/stock/1517437720) N°1517437720

Article rédigé à partir du texte original extrait du site <https://biblioteca.acropolis.org> et traduit par Denis Abeille

© Nouvelle Acropole

Marsile Ficin, philosophe de la Renaissance

Miguel ARTOLA



Même si Marsile Ficin (1433-1499) ne compte pas parmi les figures les plus connues de la Renaissance italienne, les grands artistes en ayant accaparé les honneurs, son importance dans l'histoire de la philosophie et sa contribution au concept même de Renaissance sont fondamentales.

Ficin fut le traducteur, rien de moins, des œuvres complètes de Platon et des *Ennéades* de Plotin en latin ; il traduisit également le *Corpus Hermeticum*, un ensemble de livres de philosophie et d'ésotérisme très anciens attribués à Thot-Hermès lui-même (1). Il a également traduit des œuvres de Porphyre, de Proclus et d'autres néoplatoniciens, ainsi que de Denys l'Aréopagite.

Harmonie entre philosophie et religion

Figure de proue de l'Académie platonicienne de Florence, son travail de récupération et de diffusion de la philosophie antique fut inestimable, mais ne se limita en aucun cas à une simple traduction et à une simple copie. Au contraire, Ficin s'est véritablement efforcé de synthétiser et d'harmoniser (ce qui est typique de la Renaissance) cette tradition philosophique de l'Antiquité avec les valeurs du christianisme, afin de donner un nouvel élan puissant, non seulement intellectuel, mais aussi spirituel, à son époque. Le titre même de son œuvre la plus emblématique, *Théologie platonicienne*, (écrite entre 1469 et 1475) reflète parfaitement cet effort.

Ainsi, l'un de ses objectifs fondamentaux était de parvenir à surmonter la division, voire la confrontation, qui s'était produite entre la

philosophie et la religion. Il croyait que tous les peuples de l'Antiquité où la philosophie et la religion avaient coexisté et étaient unies avaient donné naissance à des civilisations extraordinaires. Leur séparation avait entraîné le déclin des deux, la religion se transformant en superstition et la philosophie en jeux de mots alambiqués et artificiels.

Selon Ficin, seul le platonisme, où le lien entre les deux était plus étroit, permettrait de rétablir cette relation. Ainsi, la « vérité » ne se trouvait pas seulement dans la révélation religieuse, transmise par les Écritures sacrées, mais aussi dans la « révélation rationnelle » reçue par les philosophes de l'Antiquité, en particulier Platon et Plotin. Il n'y aurait qu'une seule révélation divine, celle qui inspirait tant la pensée des philosophes que celle des hommes religieux.

Le retour de l'Académie platonicienne

L'intérêt pour la philosophie de Platon avait vu le jour à Florence à la suite de la visite en Italie des délégués grecs participant au concile tenu dans cette ville, où devait être étudiée la réunification des Églises grecque et romaine, séparées depuis le XI^e siècle. Parmi eux se trouvait Georges Gémiste Pléthon, dont les propos, fondés sur sa profonde connaissance de la philosophie antique, suscitèrent l'admiration.

Partisan de l'unification totale des croyances religieuses, il estimait que celle-ci était possible sur la base des enseignements platoniciens.

La philosophie antique devait également servir à renouveler la vie religieuse et sociale de l'homme. L'impact de ces idées suscita de vastes débats et un grand intérêt qui conduisirent finalement à la fondation de l'Académie platonicienne.

Il s'agissait simplement d'un rassemblement, dans la Villa de Caregi cédée par Cosme de Médicis, qui en assurait également l'entretien et le financement, d'un groupe d'érudits spécialisés dans les doctrines philosophiques antiques. Parmi eux, le plus éminent était précisément Marsile Ficin, mais il faut également mentionner Cristoforo Landino et Pic de la Mirandole.

L'influence de cette Académie fut considérable au cours des XV^e et XVI^e siècles, grâce à des philosophes tels que Léon l'Hébreu, Thomas More et surtout Giordano Bruno, qui tentèrent de parvenir à l'harmonie entre la foi et la raison.

Si leurs efforts avaient été couronnés d'un plus grand succès, l'Europe aurait peut-être pu échapper aux terribles guerres de religion et la division entre religion, philosophie et science n'aurait jamais été aussi radicale. ■

(1) Bien que la critique moderne écarte totalement cette hypothèse et les situe dans les premiers siècles de notre ère, il est très possible qu'il s'agisse effectivement d'une compilation de savoirs bien plus anciens, provenant de l'Égypte antique.

Article tiré du site : <https://biblioteca.acropolis.org>

Traduit par Isabelle Ohmann

Crédit image : Wikipedia

© Nouvelle Acropole



Nouvelle ère, science ancienne

Delia STEINBERG GUZMAN

Ancienne directrice de l'Organisation Internationale Nouvelle Acropole (O.I.N.A.)

L'auteur constate que la technologie, censée conduire l'homme vers un mieux-être, n'apporte aucune solution pour améliorer sa vie psychologique, mentale et spirituelle.

On a souvent dit et écrit que nous vivons à l'ère technologique, sans oublier de souligner tous les avantages que cela implique.

Toutes les activités sont systématisées ; l'informatique est omniprésente ; les machines remplacent chaque jour davantage le travail humain ; les communications réduisent les distances et le temps. Bref, nous sommes sur le point d'atteindre le paradis tant rêvé d'une journée aux nombreuses heures libres et d'une semaine avec plusieurs jours sans travail...

Mais parmi les nombreux paradoxes de notre époque, s'ajoute un autre, suffisamment important pour retenir toute notre attention. Dans le monde de la technologie, on a essayé de faciliter tous les aspects de la vie matérielle, mais rien n'a été fait pour améliorer la vie

psychologique, mentale et spirituelle ; ces domaines subjectifs restent aussi désorganisés qu'à l'époque des troglodytes.

Améliorer la vie matérielle au détriment de la vie psychologique

On pourrait objecter que la psychologie, et d'autres sciences auxiliaires, ont catégorisé l'humanité en différentes typologies, facilitant ainsi leur identification et, en cas de maladie, leur traitement. C'est vrai ; mais cataloguer les types humains dans des livres et des tableaux bien conçus ne résout en rien le problème pratique des êtres humains impuissants face à eux-mêmes. Savoir que l'on est timide ne guérit pas la timidité ; savoir que l'on a une fantaisie débordante ne la contrôle pas non plus.

Aujourd'hui, un homme peut utiliser une multitude de machines, mais il est incapable de gérer une dépression psychologique ou de modérer ses instincts, de contenir sa colère et d'éveiller sa spiritualité. Et ce n'est pas qu'il ne veuille pas le faire ; souvent, il le souhaiterait, mais il ne peut pas. Il ne sait pas comment faire. La technologie ne s'est pas penchée sur ces problèmes et n'a pas non plus été en mesure de concevoir un système permettant de travailler avec ces impondérables subjectifs de l'homme intérieur.

Par conséquent, tandis que la science et la technologie progressent de concert, repoussant sans cesse les limites du confort matériel, l'homme s'enfonce toujours plus profondément dans le désespoir de son moi insatisfait. Plus il a de temps libre, plus il ressent de peur, car il ne sait ni se retrouver seul avec lui-même, ni comprendre les ressorts cachés de cet étrange compagnon avec lequel il vit au quotidien, son moi intérieur.

Quand la technique empêche la connaissance de soi

Les machines, loin de fournir le véritable service pour lequel elles ont été conçues, ont usurpé les pouvoirs humains, asservissant l'homme qu'elles prétendait libérer. Une vie sans horloges, téléphones, appareils électriques, ascenseurs, escaliers mécaniques ou téléviseurs est aujourd'hui presque inconcevable. Et l'homme se recroqueville, impuissant face à la technologie qu'il a lui-même créée.

Nous parlons de systématiser les données, mais nous sommes incapables d'organiser notre vie intérieure.

Nous parlons de lutter contre la pollution, mais nous ne pouvons éviter les pensées et les sentiments négatifs.

Nous parlons d'avions supersoniques, mais nous ne pouvons accélérer la compréhension mentale.

Nous parlons de paix, d'amour et de droits humains, mais nous ne savons ni aimer, ni vivre en paix, ni même concevoir les droits humains, tout simplement parce que nous ne concevons pas ce que signifie l'Homme.

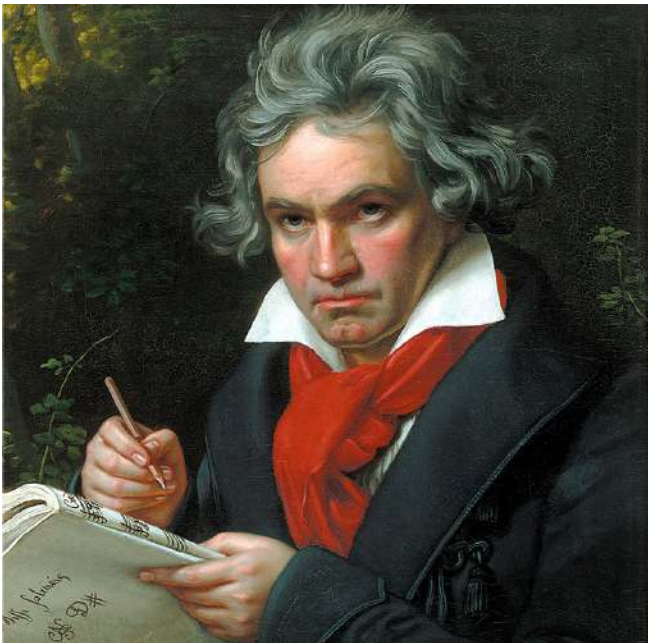
Technologie ? Libération ? Maîtrise de la vie ? Abandonnons ces paradoxes et comprenons une fois pour toutes que seul l'homme versé dans l'art difficile et merveilleux de la connaissance de soi peut véritablement apprécier la liberté et la vie, et mettre la science et la technologie au service de l'humanité.

Commençons donc l'ère nouvelle de la science ancienne : « Connais-toi toi-même. » ■

Article extrait du site : <https://biblioteca.acropolis.org> et traduit par Michèle Morize

Crédit image : unsplash-microsoft-copilot-Z38ADyUhN6s

© Nouvelle Acropole



Beethoven, le modèle héroïque du sacrifice

Benjamin BOHRANI

Directeur du centre Nouvelle Acropole de Toulouse

« Je ne peux donc chercher un point d'appui qu'au plus profond, au plus intime de mon être ; ainsi, à l'extérieur, il n'y en a absolument aucun pour moi. [...] Pauvre Beethoven, c'est toi qui dois créer tout en toi-même. »

Ludwig van Beethoven

Il existe peu de figures héroïques dans l'art. Souvent, nous pensons aux héros des mythes et légendes, qui nous inspirent en nous offrant des modèles de perfection, et nous incitent à des comportements et à des choix plus audacieux. Mais nous pouvons aussi nous tourner vers des personnages de l'histoire récente, artistes de surcroît, comme Ludwig Van Beethoven.

Beethoven est un compositeur allemand né à Bonn en 1770 et mort à Vienne en 1827. On pourrait dire que son histoire fait déjà partie du mythe dans le monde des arts classiques, car qui ne connaît le compositeur sourd ? Celui qui a perdu le sens physique primordial pour pratiquer son art, et qui, loin de perdre en capacité, va atteindre un des plus fantastiques niveaux de composition que l'on connaisse.

L'essentiel de l'héroïsme de Beethoven se trouve dans le dépassement de la souffrance, pour en faire un véhicule d'expression d'une conscience aigüe et d'une inspiration artistique insoupçonnée. En plus de devenir progressivement sourd, sa vie sera marquée par un isolement croissant du reste de ses semblables. Comme il l'écrit dans ses lettres, cet isolement est dû à la honte qu'il ressent de se présenter devant ses semblables avec son handicap, lui qui jouissait jusqu'alors d'une excellente réputation, notamment comme pianiste virtuose.

Une réputation de virtuose

En effet Beethoven connaît jeune un grand succès car sa musique, qui porte les idéaux révolutionnaires de son époque, électrise la jeunesse révolutionnaire européenne. Par sa fougue, sa virtuosité, son intensité, elle brise les codes du classicisme portés par de grands noms, comme Mozart et Haydn, et exprime une véritable révolution dans l'histoire de la musique. Beethoven proclame son indépendance, et sa musique est marquée par une capacité à exprimer des sentiments très contradictoires dans une même œuvre, ce qui fascine le public. À l'image de sa sonate n°8 pour piano, dite « pathétique », et son introduction lourde et grave.

Les heures sombres

En 1796, il commence à perdre l'ouïe et apprend plus tard que cette surdité va empirer jusqu'à devenir définitive. C'est pour lui une heure sombre, il n'ose le dire à personne.

Il s'isole du monde, ne joue du piano que lorsqu'il est seul. Il essaie par des stratagèmes divers de capter les derniers sons, les dernières vibrations qui sortent du piano. Cette lente descente dans ses abîmes peut s'entendre sans la célèbre sonate n°14 « au clair de lune ». Ce surnom a été donné par un poète allemand, cinq ans après la mort de Beethoven. Mais plutôt que de décrire un clair de lune, elle décrit la profonde crise morale que vit le compositeur et sa lente dépression.

Cette crise, la plus importante de sa vie, est mentionnée dans son fameux testament d'Heiligenstadt, une lettre manuscrite, datée du 6 octobre 1802 (il a 32 ans), qu'il adresse à ses frères, depuis sa maison de campagne au nord de Vienne, où il a été envoyé par son médecin pour reposer ses oreilles.

Renaître de l'enfer

Il en témoigne ainsi : « Il s'en fallait de peu que je ne mette fin moi-même à ma vie. C'est l'art, et lui seul, qui m'a retenu. Ah ! Il me paraissait impossible de quitter le monde avant d'avoir donné tout ce que je sentais germer en moi, et ainsi j'ai prolongé cette vie misérable... Ainsi c'est fait : avec joie, je vais au-devant de la mort. Si elle vient avant que je n'aie eu l'occasion de développer toutes mes capacités artistiques, elle viendra trop tôt, malgré mon triste sort et, j'aimerais bien qu'elle vienne plus tard. Mais alors je serai aussi content ; ne me libérera-t-elle pas d'un état de souffrances sans fin ? Viens quand tu voudras, je vais à ta rencontre avec courage. »

Beethoven renaîtra de cette crise, et cet homme renouvelé, ayant côtoyé et traversé ses propres enfers, deviendra le compositeur le plus prolifique que l'on connaisse, tout en étant presque déjà totalement sourd.

L'inspiration des mythes

Beethoven fait l'offrande de sa vie à l'humanité, à travers sa musique. Il est intéressant de

constater qu'à ce moment de sa vie, il s'intéressera aux mythes grecs, particulièrement à celui de Prométhée qui lui enseignera l'idée de sacrifice. Il se reconnaît dans cette figure mythique, celle d'un homme enchaîné qui souffre, mais qui en même temps, a le désir intense de vouloir offrir ce qu'il a de plus précieux aux hommes. Ce mythe traduit parfaitement la vie intérieure de Beethoven. C'est pour lui une grande source d'inspiration.

« Je ne suis guère content de ce que j'ai écrit jusqu'à présent ; à partir de maintenant, je veux ouvrir un nouveau chemin »

Il n'y a plus de barrière à sa créativité, car il a reconnu son destin et il l'a accepté. Il s'agit là d'un choix puissant avec lui-même, de ceux qui renversent une vie et une trajectoire. Il dédiera sa vie à la composition, et ce sera son cadeau pour cette humanité, qu'il aime secrètement, dans son for intérieur.

Saisir le destin à la gueule

En novembre 1801, il écrit : « chaque jour, j'approche davantage du but que je sens mais que je ne peux décrire. C'est seulement en l'atteignant que je peux vivre. Pas de repos ! Je veux saisir le destin à la gueule ; c'est certain, il ne réussira pas à me courber tout à fait. »

Saisir le destin à la gueule, cela ressemble à un pacte avec lui-même.

Beethoven voulait dédier sa symphonie numéro n°3 à Napoléon Bonaparte. Il voyait en lui le héros, capable de porter les idéaux d'une révolution de l'Humanité, d'incarner les idéaux de fraternité si précieux pour lui, sans sombrer dans la violence. Mais quand il se rend compte que Bonaparte se proclame lui-même empereur, et qu'il s'apprête à mettre à genoux l'Europe, Beethoven considère qu'il n'est pas à la hauteur de cet idéal. Il dit : « Ce n'est donc rien de plus qu'un homme ordinaire ! Maintenant, il va fouler au pied tous les droits humains, il n'obéira plus qu'à son ambition ; il voudra s'élever au-dessus de tous les autres, il deviendra un tyran ! »

Une génération corrompue

L'usurpation de l'idéal du héros pour devenir un chef imposant sa volonté par la force, Beethoven ne peut l'accepter car c'est un idéaliste profond. Il admire beaucoup le grand poète allemand Schiller, un de ses grands amis, qui dit à propos de la révolution : « C'est dans les cœurs des citoyens que la tragédie a trouvé son issue fatale, dans leur incapacité à résoudre le conflit entre l'homme idéal et l'homme réel. Le moment était très favorable mais il a rencontré une génération corrompue. »

Les classes inférieures très pauvres et sans éducation se livrèrent alors à leurs bas instincts. Des hommes jadis opprimés se transformèrent en animaux sauvages. Quant aux couches supérieures de la société, qu'on appelle les classes civilisées, Beethoven dit : « L'homme prisonnier de ses sens ne peut pas tomber plus bas que l'animal ; l'homme éclairé, lui, s'il tombe, descend jusqu'au diabolique, et joue un jeu infâme avec les valeurs les plus sacrées de l'humanité. Citoyen éclairé, ou pas, l'idéal de révolution intérieure n'a pas trouvé assez de personnes pour répondre présent. »

Cette capitulation des hommes face aux idéaux va entraîner petit à petit dans l'art un romantisme exacerbé qui va perdre son sentiment de transcendance. Ce qui amènera au XX^e siècle une véritable rupture avec Stravinsky, par exemple, qui ne croira plus dans la capacité de l'art à éveiller le beau et à transcender l'homme pour lui faire prendre conscience de ce qu'il porte de meilleur.

Une légende noire

Beethoven, à l'image de son opéra *Fidelio*, reste fidèle à ses idées et va à l'encontre de bien de ses semblables. Alors, il ne sera plus aidé et on lui octroie une réputation d'un personnage misanthrope, colérique, orgueilleux, lunatique, insociable et mal élevé. On va même jusqu'à en faire un alcoolique. Cette légende pèsera sur l'ensemble de sa vie et persistera même après sa

mort, relayée par nombre de ses biographes. Mais comme il le dit lui-même, il a entendu la voix de son destin, et son innocence s'est brisée pour faire place à la nécessité. Ce sentiment, Beethoven, l'exprime dans sa musique, notamment dans la fameuse symphonie n°5, dite *du Destin*. Les quatre notes qui ouvrent la symphonie sont certainement les plus célèbres de la musique classique. Elles marquent l'image de ce destin qui s'abat sur lui et qu'il doit accepter.

Une personnalité moralement accomplie

En dépit de l'indifférence, du rejet et de la calomnie, Beethoven est sûr de lui. Il a réussi là où la révolution a échoué. Il est parvenu à empêcher le destin de le faire plier, en réalisant sa propre révolution intérieure ; un acte de libération par lequel il trouve la force de renoncer à tout ce qui rend la vie heureuse et agréable. Il s'est arraché à l'esclavage des perceptions immédiates et des gratifications sociales qui ont toujours tenté les hommes, celles qui ont corrompu les hommes de la révolution : le succès, la célébrité et les honneurs. En surmontant la chose la plus terrible qui puisse arriver à un musicien, devenir sourd, et en prenant la décision de consacrer sa vie à l'art, il a réalisé l'impossible. Il est devenu le véritable Beethoven, une personnalité moralement accomplie.

Cette symphonie n°5 est une pure libération d'énergie, celle d'un homme qui a fait un choix : reconnaître et suivre son destin ! « Ce n'est pas dans l'ignorance des dangers qui nous entourent, mais en se familiarisant avec eux que nous trouverons notre salut » exprime Schiller.

Une intention spirituelle

Pour comprendre sa musique, Beethoven le dit lui-même, il faut une intention spirituelle : « Celui qui a compris une fois ma musique, celui-là doit se faire libre de toutes les misères où les autres se traînent. »

Beethoven va développer sa création, tout le long de sa vie, dans une relation intime avec ses préoccupations morales. Ces œuvres reflètent le travail constant et laborieux qu'il réalise en profondeur sur lui-même, dans sa volonté de donner au monde tout ce qu'il sent germer en lui. L'image de ce travail intérieur persévérant se traduit dans ses brouillons. Erik Emmanuel Schmitt le définit comme *un génie qui transpire*, à l'inverse de Mozart, qu'il définit comme *un génie qui respire*, car nous avons retrouvé bon nombre de partitions de Beethoven raturées et jetées à la poubelle. Il reprenait sans cesse son travail pour l'améliorer, tandis que nous n'avons trouvé quasiment aucun brouillon de Mozart, qui captait et transcrivait la musique directement.

« Je ne peux donc chercher un point d'appui qu'au plus profond, au plus intime de mon être ; ainsi, à l'extérieur, il n'y en a absolument aucun pour moi... C'est toi qui dois créer tout en toi-même », écrit-il dans son carnet intime.

L'amour de l'humanité

En résulte un homme qui finit sa vie malade, dans une souffrance absolue, mais capable de faire croître en lui la joie et la gratitude.

Oui, l'homme qu'on accuse de détester les autres, d'être sombre, nourrit en lui le plus grand amour pour l'Humanité Une, c'est-à-dire unie et fraternelle.

C'est tout le sens qu'il a voulu transmettre dans sa symphonie n°9, un de ses derniers chefs-d'œuvre, avec l'*Ode à la Joie*, devenue notre hymne européen. Le thème principal de cette ode serait d'ailleurs un air qu'il entendait dans sa tête depuis tout petit, mais qu'il n'avait jamais mis en musique.

Malgré une vie marquée par la souffrance, l'isolement et le rejet des autres, la perte de l'ouïe, le sens le plus important pour un pianiste-compositeur, des souffrances physiques ainsi que des amours impossibles, Beethoven composera des œuvres comme le quatuor opus n°135, avec un mouvement *adagio* intitulé *Dankgesang*, que l'on peut traduire par *Chant de remerciement*.

L'œuvre alchimique est réalisée. De la matière obscure marquée par cette souffrance, il transformera sa vie en joie et gratitude, en matière lumineuse et brillante, capable d'inspirer tous ses successeurs, et tous ceux qui ont réellement un jour écouté sa musique. ■

Crédit images : Wikipedia

© Nouvelle Acropole



L'hirondelle, un oiseau bénéfique

Catherine LAFFONT

Nouvelle acropole Bordeaux

Même si une hirondelle ne fait pas le printemps, cet oiseau familier est associé dans l'inconscient aux cycles de la nature, mais également à la bonne fortune.

En Europe, elle annonce le retour des beaux jours, mais aussi les jours saints de Pâques. Pour l'auteur, elle est également associée à la rentrée des classes quand dans son village, commençaient les longs rassemblements — fort bruyants — sur les fils électriques. C'est sans doute pour cela que l'hirondelle est un des oiseaux les plus appréciés des humains et que tous les chasseurs respectent.

L'oiseau, objet de divination

Les superstitions et les préjugés qui sont à l'origine de la quasi-disparition du grand corbeau ou de la chouette ont protégé l'hirondelle. Autrefois les paysans pensaient qu'en détruisant un nid d'hirondelle, le lait de leurs vaches serait mêlé de sang, donc cela portait malheur. Une autre manière de dire qu'il ne faut pas détruire les nids.

Dans la Rome ancienne, la pratique de l'ornithomancie — la divination par l'observation

du vol des oiseaux — considérait qu'avoir une hirondelle dans sa maison était un présage particulièrement favorable.

La pratique de l'observation du vol était déjà une pratique connue des Chaldéens en Mésopotamie, puis dans la Grèce antique. Platon parle de divination par signe, la distinguant de la divination inspirée des Pythies.

Les voyants grecs utilisaient de préférence trois espèces d'oiseaux. L'aigle qui était signe de force, la buse qui incarnait le bien et le mal et le vautour qui symbolisait la famille.

L'oiseau est ainsi le messager ailé des dieux puisqu'il partage le même espace.

Pour pratiquer son art, le voyant analyse le mouvement des oiseaux, leur vol, leur chant et en tire des prédictions. Si l'un d'eux vole haut en planant sans battre des ailes, le présage est positif. Si en revanche, il vole très bas et qu'il bat des ailes, le présage n'est pas bon.

Une modeste hirondelle proche des hommes et des maisons, peut être associée à une haute pratique divinatoire.

Source de bonne fortune

Dans l'ancienne Chine, les hirondelles ne sont certes pas aussi populaires que les dragons, mais elles sont source de bonne fortune. Et cela permet d'éclaircir que le « potage au nid d'hirondelle » est préparé avec les nids d'une sorte de martinet, mais c'est une autre histoire de gastronomie !

En Afrique, les ancêtres envoient des hirondelles pour porter chance à leurs descendants. Et les Indiens d'Amérique s'arrangeaient pour que les hirondelles nichent près du bétail car elles pouvaient donner l'alerte lorsque des loups ou des pumas s'approchaient. Il arrivait même que l'oiseau harcèle les prédateurs, ce qui rendait leur présence précieuse.

Ceci n'est pas sans rappeler l'épisode fameux des oies du Capitole, où Rome fut sauvée en 390 av. J.-C. d'une invasion des Gaulois par les cris des oies qui nichaient sur la colline.

En Égypte, revenant à chaque printemps, l'hirondelle dansait dans les cours des temples et sous les avant-toits des villages, son apparition annonçant la lumière du soleil et la renaissance.

Pour l'esprit ancien, elle n'était pas qu'un simple oiseau : elle incarnait le symbole de l'âme, un murmure venu de l'éternité, immortalisé dans le hiéroglyphe comme dans le mythe.

Le glyphe de l'hirondelle figurait souvent dans les textes magiques et sur les murs des temples, stylisé avec les ailes déployées en plein vol, suggérant à la fois grâce et mouvement.

Symbole de l'âme et de la vie renaissante

Dans le *Livre des Morts* égyptien, le défunt apprend à proclamer : « Je suis une hirondelle. Je suis la fille de Râ ». Dans cet enchantement de transformation, l'hirondelle symbolise le *Ba*, l'âme libre, virevoltant entre le monde des vivants et celui des dieux. Elle était

particulièrement sacrée pour Isis, grande enchanteresse et pleureuse, déesse de la magie, de l'amour et de la résurrection.

Tout comme Isis prenait la forme d'un oiseau pour pleurer et ranimer son époux Osiris, on imagina l'hirondelle effleurant la proue de la barque solaire de Râ, saluant l'aurore lorsque le dieu-soleil émergeait des ténèbres. L'hirondelle devenait ainsi un emblème vivant d'espérance : messagère ailée d'une lumière nouvelle, d'une vie renaissante et d'un amour éternel.

Un oiseau migrateur qui revient chaque année au même endroit

Pourquoi avoir choisi de parler de notre *Hirundo rustica*, l'hirondelle de cheminée ? C'est parce que Hans Christian Andersen (1805-1875), romancier, dramaturge, conteur et poète danois, a rassemblé et diffusé de très nombreux contes, à la manière de Charles Perrault (1628-1703). Un des récits s'appelle *La petite Poucette* et raconte la migration d'une hirondelle et d'une petite fille en Égypte.

L'hirondelle au cœur du conte est un oiseau qui fait fi des frontières, c'est un oiseau migrateur. Il quitte nos régions à cause de la nourriture, les insectes devenant plus rares en hiver. Alors, dès le mois de juillet, les hirondelles se préparent au grand départ.

Brusquement un jour, le départ, des milliers s'envolent, tout en se nourrissant, volant relativement bas. Elles ne volent pas la nuit. Tous les soirs elles se posent et se reposent, pour redécoller aux premiers rayons du soleil. Il faut reprendre des forces car le pays de leurs grandes vacances est loin, à plus de 6 000 km ou plus puisque les hirondelles de Sibérie vont en Afrique du Sud à 12 000 km de leur lieu de naissance. Celles de l'Europe, après la traversée de la Méditerranée, se retrouvent en Gambie, au Kenya, en Afrique du Nord. Chaque espèce a donc son lieu de villégiature préféré et c'est là qu'elle retournera chaque année. Miracle de fidélité, malgré les dangers car on pense que la moitié des hirondelles disparaissent dans les migrations.

L'hirondelle qui revient retourne aussitôt vers son nid « d'origine », un nid solide harmonieux confortable, très bien isolé. Le nid est constitué de petites boulettes de terre liées les unes aux autres, mêlant terre et leur propre salive, une des meilleures colles connues à ce jour ! Plus d'un millier sont nécessaires pour un seul nid et il faut une dizaine de jours pour son élaboration. Les nids adhèrent à un mur, à une paroi verticale et la technique est si efficace que le nid peut durer une dizaine d'années sans avoir besoin d'être reconstruit. Au fil des migrations, son propriétaire fera seulement des consolidations.

Détruire un nid d'hirondelle constitue un délit en France depuis la Loi du 10 juillet 1976.

Les couples d'hirondelles fidèles

Autre preuve de sa fidélité les couples sont stables et peuvent rester ensemble plusieurs années, et même si c'est la guerre durant la saison des amours, certains couples ont migré ensemble, presque en se tenant la patte. Il faut ajouter que même avec cette stabilité, la parade nuptiale du mâle est très importante, les femelles appréciant les belles voix et un répertoire varié.

On a pu déduire que l'espérance de vie d'une hirondelle est d'environ six ans, mais la grande majorité disparaît avant. Aux principaux facteurs de mortalité que sont les faucons éperviers et rapaces, les intempéries (le froid et la sécheresse) s'ajoutent maintenant la présence humaine et la dégradation de la nature, la disparition des insectes entraînant de fait celle des hirondelles.

Espérons que nous pourrons encore surveiller le retour du printemps et de celui de l'hirondelle pendant encore longtemps ! ■

Crédit image : Wikipedia

© Nouvelle Acropole

ACROPOLIS

Un regard philosophique sur le monde

Revue de l'école de philosophie de Nouvelle Acropole France



Revue de l'association Nouvelle Acropole

Siège social : La Cour Pétral
D 941 – 28340 Boissy-lès-Perche
www.nouvelle-acropole.fr

Rédaction : 6 rue Véronèse – 75013 Paris
Tel : 01 42 50 08 40

<http://www.revue-acropolis.com>
secretariat@revue-acropolis.com

Directeur de la publication : Thierry ADDA
Rédactrice en chef : Isabelle OHMANN

Reproduction interdite sans autorisation.
Tous droits réservés à FDNA – 2026 - ISSN 2116-6749

© Toute reproduction partielle ou intégrale
des textes contenus dans cette revue,
doit mentionner le nom de l'auteur,
la source, et l'adresse du site :
<http://www.revue-acropolis.com>

Autorisation de publication à demander à :
secretariat@revue-acropolis.com

Crédit photos : © Nouvelle Acropole - © Wikipedia - © Adobe Stock.com - © Musée d'Orsay



Retrouvez la revue Acropolis
sur votre smartphone